

## LA CARABINE



'EST un souvenir que je retrace. Nous sommes en 1870, dans une ferme de la Champagne, sur la lisière des bois. Au-dessus de la cheminée sont appendus trois fusils, la crosse massive, le canon brillant. L'un appartient au père, l'autre au fils, le troisième au

petit-fils. Près de la fenêtre, une femme d'une beauté mâle et rare file au rouet. Elle n'a pas quarante ans. C'est la bru, l'épouse, la mère.

Les trois hommes décrochent les trois fusils et sortent furtivement de la maison après avoir embrassé la fermière, qui, se penchant ensuite à la fenêtre, leur envoie de la main un salut vaillant. — Où vont-ils ? Ai-je besoin de le dire ? L'Allemand vient d'envahir le pays...

Restée seule, Jeanne Bernier, les bras croisés sur sa poitrine, regarde tristement une carabine qui s'allonge sur le mur entre un Christ d'étain et une image du Juif Errant. Si, du doigt, vous écartiez le crêpe attaché autour du canon, vous verriez un point rouge, tache du sang qui coula pour la patrie.

Mais pourquoi est-elle là, cette carabine, inutile au repos, tandis que les trois fusils viennent d'entrer en campagne et vont faire le coup de feu ? Qu'attend-elle pour faire, elle aussi, parler la poudre ? Est-ce qu'il ne s'est pas trouvé, dans le voisinage, une main pour la décrocher, un doigt pour l'armer, un œil français pour viser une poitrine allemande au bout de son canon ? Où donc est le maître de cette carabine ?

Il est mort. C'est le frère de Jeanne. Un soir qu'il était parti pour la chasse au Prussien, on le rapporta à la ferme, frappé mortellement d'une balle. Aujourd'hui, il dort là-bas, sous une pierre blanche, et tous les fracas de la guerre ne sauraient le réveiller. Cette carabine a fait son devoir ; elle n'est plus une arme, c'est une relique du foyer.

Cependant, les Prussiens approchent ; chaque jour ces flots d'hommes et de chevaux s'étendent et montent, envahissent un hameau, un bourg, une ville, un bois, une forêt, un champ, une plaine ; couvrent nos compagnes et nos cités, rougissent d'une écume de sang nos fleuves et nos rivières, et de tous côtés débordent sur la patrie.

Une nuit, une main frappe doucement à la porte de la ferme qui laisse entrer un franc-tireur. C'est un enfant du pays, un ami des Bernier. Il annonce à Jeanne que son père, son époux, son fils sont morts. Surpris et cernés au fond d'un bois, par une trentaine de Prussiens, douze francs-tireurs ont résisté à leur choc. Les Bernier ont lutté et succombé en héros.

Le père et l'époux tombent les premiers, presque en même temps, sur cinq ou six cadavres dont ils se faisaient un rempart. Appuyé contre un arbre, le fils de Jeanne tient tête à la fureur des assaillants. On dirait un chêne adossé à un chêne. Il semble invulnérable et, chaque fois que s'avance sa baïonnette, il y a un mort au bout. Alors, un jeune officier bavarois s'approche et le sourire aux lèvres, l'étend, d'un coup de revolver, entre le père et l'aïeul.

Ainsi sont morts les trois Bernier ; ainsi se sont éteintes, en un instant, trois générations.

Après avoir rempli son message, le franc-tireur, profitant des ombres de la nuit, prend congé de la veuve et va rejoindre ses compagnons.

Une heure après, Jeanne décrochait la carabine de son frère, revêtait les habits du dé-



La belle fermière tombe à son tour en murmurant : " J'ai vengé ma patrie. " — (Page 286, col., 1.)  
(Composition et dessin de Edmond-J. Massicotte)

funt et quittait, à son tour, cette ferme que les siens ne devaient plus revoir. Maintenant, il n'y a plus de sœur, de fille, d'épouse, de mère : il n'y a qu'une Française. Que dis-je ? il n'y a plus de femme : il n'y a qu'un soldat.

Les trois fusils se sont tus, et c'est la carabine qui, passant comme un héritage de la main du frère dans celle de sa sœur, va faire parler la poudre.

Un premier chant d'oiseau vient à peine d'annoncer le jour, que Jeanne, blottie dans les fougères, aperçoit sur la lisière de la forêt un uhlan passant au petit trot de son cheval noir.

C'est un frère jeune homme aux moustaches blondes et aux yeux bleus. De temps à autre, il ôte son casque en secouant ses cheveux frisés à la brise des bois, humant avec délices l'air embaumé du matin ; puis donne de l'épéron et murmure une douce chanson allemande, en admirant le beau paysage de France.

Jeanne l'appelle, il s'arrête ; elle vise, il tombe.

— J'ai vengé le père, dit-elle.

Et elle disparaît. Et toute la journée, elle reste cachée dans les fourrés épais, l'œil ouvert, l'oreille aux écoutes, la carabine au poing. Nul bruit, si ce n'est le chant du grillon ou le cri du corbeau, qui demande un cadavre en traversant le ciel.

Mais le soir, à la nuit tombante, le hennissement d'un cheval la fait tressaillir. Jeanne dresse lentement la tête, regardant à travers une large fougère comme derrière une jalousie. C'est un lieutenant qui s'avance à la tête de six dragons. Il est rose et jouffu comme ces énormes amours qui, sur les panneaux enfumés des brasseries de Munich, versent à boire à Gambrinus. Il semble soudé à sa selle, comme sa pipe est rivée à ses lèvres.

A travers ses lunettes, brille un regard sournois qui sonde le paysage, ausculte les buissons et les fossés, les pierres les ronces,

les touffes d'herbes. On le croirait monté sur un cheval fabriqué à Nuremberg. Quand il s'arrête, les six dragons s'arrêtent. Vous diriez qu'une même bride mène cette cavalcade automatique.

Jeanne épaula sa carabine, une balle siffle, et le lieutenant, chancelant sur sa selle comme un homme ivre, se penche tout à coup sur la tête du cheval affolé, qui galope, emportant un mort.

— J'ai vengé mon époux ! s'écrie la veuve, tandis que les dragons, se croyant cernés, disparaissent au triple galop de leurs chevaux.

Rapide comme une biche, Jeanne s'est enfuie à travers la forêt. Sa gourde est vide, et il ne lui reste pas une bouchée de pain. Mais elle a des balles ! Un ruisseau lui donne à boire, un noisetier lui sert un souper au bout de ses branches.

En sortant d'un taillis épais, elle aperçoit une chaumière au détour d'un sentier. Là, sans doute, elle trouvera du pain et du repos, un gîte peut-être pour la nuit qui s'approche ; elle s'avance, puis tout à coup s'arrête, disparaît à travers les ajoncs. A la porte de la chaumière se dresse une sentinelle allemande. A la fenêtre, un capitaine, à la stature superbe lit une lettre des rives de la Sprée ou des bords du Rhin, lettre de famille ou d'amour, qu'il retourne, qu'il caresse des yeux et qu'il relit encore.

Jeanne glisse, rampe, s'approche, sans qu'une branche ait remué, sans qu'un grain de sable ait crié. Soudain, un coup de feu fait retentir les bois, et de chaque arbre s'envole un oiseau. Capitaine ! beau capitaine, que te disait ta fiancée ? Tu ne verras plus celle qui t'aimait ! Il n'y a plus qu'un cadavre à ta fenêtre.

Tous les soldats sont sortis de la chaumière, le fusil à la main, prêts à repousser l'ennemi. Mais l'ennemi s'enfuit au loin en disant :

— J'ai vengé mon fils !